

Ce recueil, où la poésie souvent « crépite », témoigne d'une expérience d'accord avec le monde, ce que l'auteur, Bernard Vanmalle nomme « la reliance ».

Le poète, par l'intensité de sa contemplation, devient ce qu'il contemple. Mais pour que cet accord soit possible, il lui est nécessaire de s'immobiliser, comme en un arrêt du temps, pour voir vraiment le monde extérieur, (l'importance du regard dans les différents textes est d'ailleurs manifeste), et pour vivre intensément la présence des choses et des êtres.

Alors s'opère la fusion. « Tu es devenu, pour un instant sorti du temps, une fleur aux pétales mauves ». L'instant est en effet ce qui échappe au temps, et à la vitesse, si caractéristique de notre civilisation qui, dans ses tourbillons, ignore l'essentiel. Il permet la reliance.

Ainsi la dualité intérieur/ extérieur s'efface dans un mouvement d'aller-retour qui est celui même de la respiration, inspiration/expiration, donc de la vie.

La conscience est le point de jonction, « lieu de passage », « fil tendu entre deux mondes ». L'image du miroir dit qu'elle peut être troublée, ne doit pas être troublée, par l'agitation du monde, source d'inquiétude et de vision floue. Plusieurs textes d'ailleurs dénoncent tout ce qui vient brouiller la claire appréhension du monde : les idéologies, les systèmes, le pouvoir de l'argent.

Le poète, comme l'enfant qui découvre le monde, doit être nu, c'est à dire dévêtu de tous les oripeaux de la civilisation. Il lui faut retrouver un regard neuf et émerveillé pour que, de ses mots, naisse la poésie.

Bernard Vanmalle a construit son recueil autour de ces thèmes, proposant une architecture en miroir : un texte central « Libéré » et des textes qui se répondent de part et d'autre. Pourquoi pas ? Mais on peut trouver cette architecture un peu artificielle, ou du moins pas vraiment nécessaire.

Il me semble que les textes, poétiques et profonds, accompagnés de très belles calligraphies, car Bernard Vanmalle est aussi calligraphe, nous parlent par eux-mêmes, et se suffisent.

Colette Gibelin, printemps 2016